

## Deux livres

Le titre du dernier ouvrage d'Alain Montcouquiol est réversible. « Le sens de la marche » pourrait devenir « La marche du sens ». Quel sens ? Celui, qu'il pense perdu, de sa propre existence balisée par des morts : son père Léonce, son frère Christian, torero mort suicidé pendu à un coup de corne, une pie tuée d'un coup de fusil, un poisson au bout d'un hameçon, une vocation, la sienne, de torero, ensevelie sous celle de Nîmeno II, le frérot. Sur sa propre expérience taurine, l'auteur revient avec plus de détails que dans son précédent ouvrage « Recouvre le de lumières ». Comme si maintenant elle pouvait remonter un peu plus à la surface de son deuil. L'Espagne sépia des années 60, sa vie de vagabond torero à Salamanque, sa première novillada avec picador à Saragosse, sa première course en habit de lumières à Jaén, sa présentation à Nîmes et d'autres aventures sont évoquées sans illusions, sans forfanterie, sans s'y étendre outre mesure et avec beaucoup d'interrogations. Comme ce jour où, porté en triomphe dans un village près de Valladolid, il a craint un moment que ses admirateurs ne le jette à la rivière. Une nostalgie s'y fait jour : « toréer n'était un substitut de rien. Je me souviens, c'était un pur désir, une sorte d'immortalité. » Une certitude surnage : « être torero, ce n'est pas exactement vouloir toréer ». Cela dit le temps d'une passe de poitrine, de quelques passes de cape à Nîmes en 69, de faenas ailleurs, il s'est « senti torero ». On conviendra que ce n'est pas donné à tout le monde. « La marche du sens » porte un sous titre indéchiffrable : westor. On laissera au lecteur le soin d'en soupeser l'étrange poids et les troublantes accointances qu'il tisse avec l'existence même de l'auteur. C'est un mot nocturne et énigmatique qu'il a gravé, automatiquement, sur une grosse pierre. Il sonne comme le « Rosebud » de Citizen Kane, ou le « Never more » du poème *le Corbeau* d'Edgar Poe. L'enfance, des bonheurs enfuis, le jamais plus, traversent en effet ce beau texte grave, confidentiel et pudique à la fois, qui serre le cœur et va d'une pierre à l'autre. Celle de westor à l'autre, la pierre tombale de Christian dans un cimetière de Nîmes. Dans son livre, Alain Montcouquiol tourne et retourne sur sa couche comme un dormeur en proie à un très mauvais rêve et à l'obsédante présence de l'absence. Sauf qu'il ne dort pas, que ce n'est pas un rêve, et qu'il ouvre bel et bien chaque jour ses fenêtres sur la statue, en bas, de son frère. Comme son auteur, dans le train qui le mène à Barcelone ou dans une chambre d'hôtel à Mexico, ce texte d'insomniaque ouvre et ferme les yeux. Cependant, s'il ferme les yeux, c'est pour mieux scruter un passé qui porte mal son nom. Il ne passe pas. Il est arpenté, douloureusement, dans le noir. Des fantômes en émergent : Julio Roblès, Paquirri. La lucidité de l'auteur fouaille sa nuit et se penche une fois de plus sur cet inimaginable image : Christian mort et qui ne dira plus, « toréer, c'est ce que je sais faire, c'est ce que j'aime le plus, c'est la chose avec laquelle je me débrouille le mieux et qui me rend heureux. » Et la chose qui combat chez lui une sorte de mal de vivre. Christian hante l'ouvrage. Christian, ses coups de blues et sa gaieté, son amour pour le Mexique, ses cinq coups de sonnette et « le claquement sec de ses mocassins sur les marches de l'escalier » de la maison d'Alain. Dont l'écriture précise, aiguisée, ressuscite, parmi d'autres, ce bruit de la vie, désormais et à jamais d'hier. Cependant, baptiser ce bruit souvenir serait oublier sa douloureuse permanence. Alain le fait remonter de sa cage d'escalier, l'entend à nouveau et entend aussi qu'il ne l'entendra plus. On éteint plus facilement les incendies dans la garrigue nîmoise que cette brûlure là. L'auteur, qui compare l'écriture à une « lente saignée » qui pourrait soulager, explicite ses motivations. Il dit écrire pour fuir, pour penser autrement, pour donner l'impression qu'il travaille à quelque chose, pour ne pas prendre le risque de devenir juste le frère d'une statue, pour « donner des rendez-vous à Christian. » Très certainement. Mais il écrit aussi parce qu'il est un véritable écrivain.

« Tous deux, peintre et torero, comme aucune autre forme d'expression artistique, sont aussi proches de l'incroyable merveille que de l'effroyable désastre ». Le peintre Antonio Saura, auteur de la citation, décédé en 98, aimait la corrida, ses ténèbres et ses lumières, son ombre irrationnelle au cœur de sociétés rationalisées. Il avait, par exemple, illustré « L'art du birlibirloque », un essai taurin de Bergamin. Son atelier à Huesca était à deux pas des arènes où il se rendait régulièrement. Dans son Note Book, il évoquait la fascinante survivance du mythe dans la corrida,

et la nécessité d'affirmer, dans ses propres œuvres, son « prolongement dans la modernité ». Dans « La fiesta por dentro », il se réjouissait de la survivance « miraculeuse » de cet archaïsme. En 1989 et selon sa méthode de la superposition entreprise dès 1957, il a commencé à peindre sur les photos taurines de son ami, aragonais comme lui, le photographe Jean Bescos. Antonio Saura, Jean Bescos et l'écrivain Marcel Cohen sont réunis dans « Tauromachie », beau livre d'art publié par les archives Antonio Saura. Avec des textes de Marcel Cohen, *Tauromachie* présente et des photos noir et blanc tirées sur argentique de Jean Bescos, non peintes par Saura, et 33 œuvres communes. A propos de ses superpositions Saura a parlé de « viol plastique ». Mais un viol établi ici sur une sorte de connivence, voire de consentement. Saura choisit dans les photos de Bescos qui l'inspirent une « beauté matricielle » mais sans chercher à la détruire. Si la photo le stimule, ce qui effectivement le rapproche du viol, en la brutalisant à coups de peinture acrylique ou vinylique, il interroge au contraire les signes inscrits dans l'image. Pour l'amener plus loin, accentuer sa lecture, la modifier pour rencontrer ce qu'il appelait dans « Mémoire du temps », « une résonance souterraine ». Comme dans « La passe du hurlement », où le cri du torero Espla et celui du toro, imaginé par Saura, semblent faire chorus. Ses superpositions dynamisent par exemple la force et la violence du toro, jusqu'à déboucher sur un primitivisme presque pariétal. Bescos et Saura ont de la course de taureaux une vision proche. Une vision plutôt sombre, tragique, mais également ludique, voire iconoclaste. Elle n'exclut ni l'humour ni la dérision. Elle ne cache pas que la farce peut se planquer derrière le sérieux amidonné de ce jeu. Dans « Le picador piqué » ou encore dans « Des épées comme des lèvres », une sorte de monstruosité cauchemardesque ou surréaliste se fait jour. Saura préférait les tauromachies de Doré et Goya à celle de Picasso jugée trop statiques. Trop sage ? C'est un reproche qu'on ne peut adresser à la tauromachie de Bescos-Saura, où la corrida si transgressive, est à son tour transgressée.

### **Jacques Durand**

Alain Montcouquiol, *Le sens de la marche*, Verdier 96 pages, 9,80 euros.

J.Bescos, M.Cohen, A.Saura, *Tauromachie*, Archives Antonio Saura (Genève) et 5 Continents Editions (Milan), 171 pages, 80 illustrations, 45 euros.